

il était une fois...



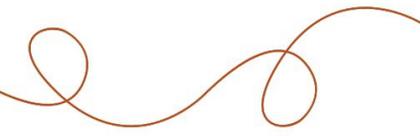
Il était une fois, **Louis**, un jeune paysan de 26 ans, un jour d'automne 1918. Quatre ans plus tôt, il avait été arraché à sa terre natale par la mobilisation¹ du 2 août 1914. Il avait répondu présent à l'appel patriotique de la nation. Son pays était en danger !

Avec son uniforme bleu horizon, son casque d'acier sur la tête, son fusil à l'épaule, marchant dans les tranchées boueuses, la barbe naissante, on le surnommait « le Poilu », comme tous ses autres compagnons d'armes...

La ligne de front était longue de plus de 700 km. En face, les Allemands étaient l'ennemi. Séparés par quelques mètres les uns des autres, enterrés dans les tranchées, les deux camps attendaient les ordres pour combattre.

¹. Appel de ceux qui sont aptes à servir comme soldats en temps de guerre.





Ce matin, dans le silence de l'aube, Louis sortit de sa poche la lettre de Jeanne, son épouse. Il l'avait tant lue que le papier en était usé, que chaque mot défilait dans sa tête avant même qu'il ne les lise.

Elle lui parlait de la vie à la ferme, de la naissance des jeunes veaux à l'étable, de la santé des parents, de l'enfant qui grandissait, de l'absence des hommes au village, de la sienne en particulier, si douloureuse...

Dans quelques heures, l'assaut serait donné. Alors il relut ces mots comme si c'était la dernière fois...

Il but du café tiède tiré de sa gamelle cabossée, celle qui l'accompagnait partout, pour boire, manger et même se laver. Puis, il attendit.





Au village, au même instant, dans la brume de l'aube, Jeanne arpentait les champs.

Comme hier et les jours précédents, elle s'était levée tôt pour labourer cette terre lourde et argileuse, avant qu'elle ne gèle, quand viendraient les premiers frimas de l'hiver.

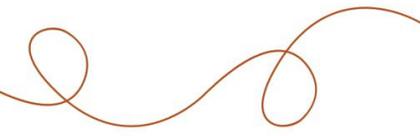
Une voisine, dont le mari était aussi parti à la guerre, l'aidait à guider les bœufs pendant qu'elle tenait la charrue.

Sa mère gardait leur fils Léon, âgé de quatre ans, que Louis n'avait que très peu vu, à l'occasion des rares permissions² qui lui étaient accordées.

Dans le village, les hommes partis combattre manquaient et l'on savait déjà que beaucoup ne reviendraient pas...

2. Les premières permissions de sept jours ont été accordées à partir de juillet 1915. Elles permettaient aux soldats de retrouver leur famille.





Ce matin du 11 novembre semblait différent des autres. L'assaut tardait à être donné. Louis était en première ligne. Comme un talisman, il venait de ranger, précieusement, sa lettre dans la poche de son manteau.

Et puis le coup de sifflet strident du lieutenant donna l'ordre d'avancer.

Louis et ses compagnons sortirent des tranchées, le cœur serré.

C'est alors que le son d'un clairon retentit. La sonnerie était inhabituelle, mais de plus en plus forte : c'était celle du cessez-le-feu ! Depuis quatre ans de combats, plus personne ne l'espérait et pourtant, c'était bien elle que Louis venait d'entendre.

Au loin, les cloches des églises se mirent à sonner à toute volée sans plus s'arrêter.





Il y eut un temps de flottement. Abasourdi, Louis s'était immobilisé, tout comme ses camarades.

Et puis des cris fusèrent. Des hommes surgirent de toutes parts, de plus en plus nombreux, agitant les bras en l'air, clamant la fin de la guerre. C'étaient des cris de joie !

Des voix de l'arrière venaient d'annoncer la signature de l'armistice, la fin tant espérée des combats.

En face, les Allemands, les ennemis d'hier, apparurent dans un même mouvement de frénésie. Pour eux aussi, la fin de la guerre était un soulagement, même s'ils en étaient les vaincus.



On raconta que l'armistice fut signé très tôt le matin, à l'intérieur d'un wagon, dans une clairière, non loin de Compiègne³.

La nouvelle circula à la vitesse de l'éclair dans les tranchées et vint jusqu'aux oreilles de Louis qui la répéta à son tour.

Ainsi, le onzième jour du onzième mois à la onzième heure, le son mortifère des canons s'était enfin tu pour laisser place à celui des cloches, qui carillonnèrent toute la journée partout en France.

Pendant que ses compagnons chantaient à tue-tête, Louis les accompagnait en tapant sur sa gamelle, dans un vacarme assourdissant.

³. Le site avait été choisi pour que les trains français et allemands puissent se rejoindre. Il fallait que le lieu soit calme et isolé afin de respecter l'adversaire vaincu et faciliter l'accord de la fin des combats.



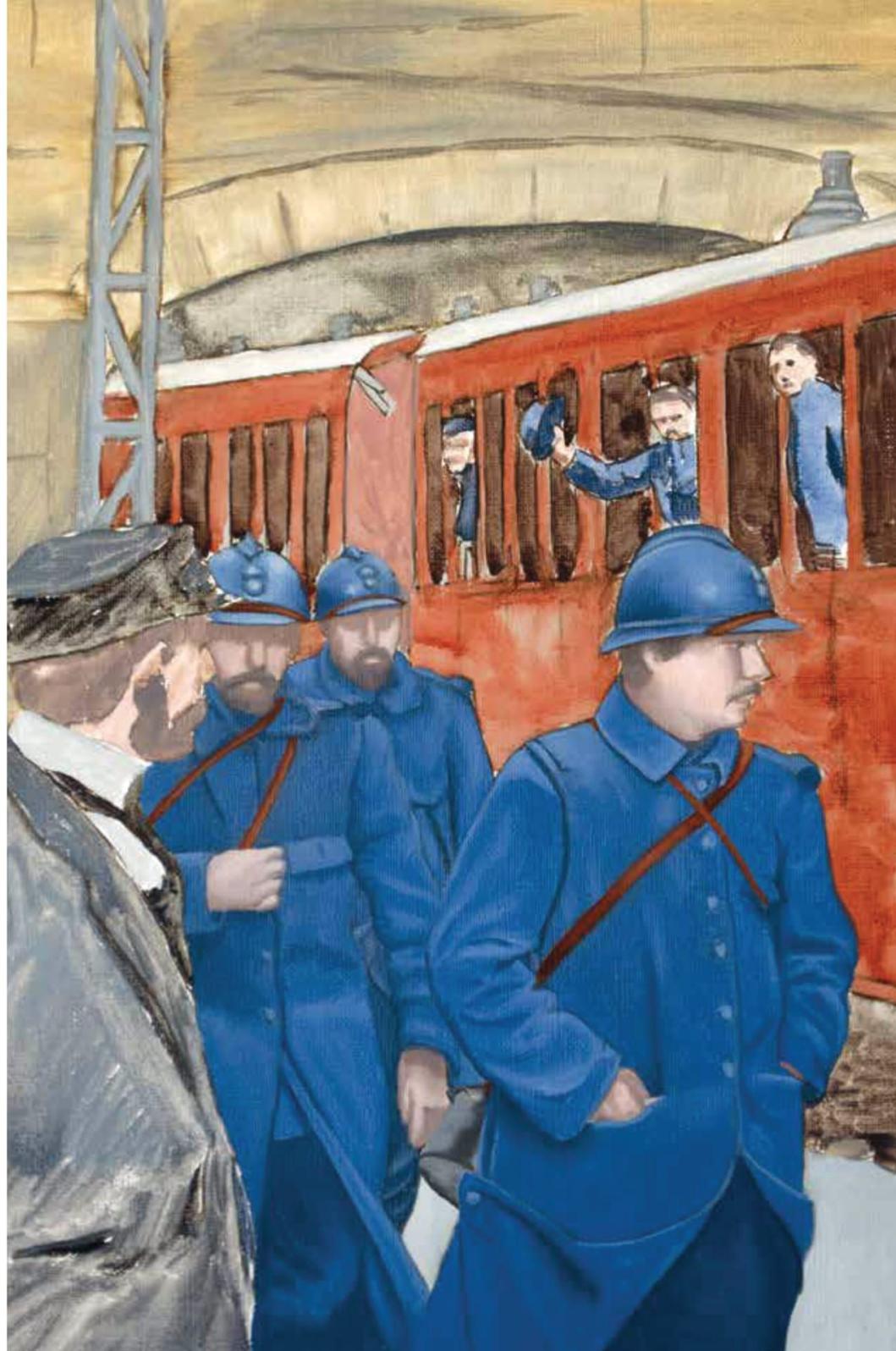
Après quelques jours de fête célébrant la victoire, Louis ne songeait plus qu'à retrouver son foyer. Même s'il savait ce jour proche, l'ennui qui le gagnait, l'attente qui s'éternisait, lui devenaient désormais insupportables.

Il était pressé de cultiver la terre de ses mains et de ne plus la piétiner avec ses lourds brodequins. Mais ce n'était pas simple de rapatrier cinq millions de soldats dans leur foyer !

Enfin, il reçut l'autorisation de rentrer. Avec d'autres compagnons, il marcha plusieurs jours vers la gare la plus proche. Il fit ses adieux à ceux qui restaient encore.

Sur les quais et dans les wagons, la couleur bleu horizon avait envahi tout l'espace. Louis regardait avec émotion le cortège des soldats partir dans le vacarme des locomotives à vapeur.

Gagné par la faim, il sortit sa fidèle gamelle et dévora sa maigre ration.



L'attente était interminable. Louis observait toujours le flux incessant de Poilus qui animait le quai, ceux qui partaient aussitôt remplacés par ceux qui arrivaient.

Son train stationnait maintenant en gare. Il trouva place dans un wagon bondé. Malgré l'inconfort, il ne put s'empêcher de sourire à l'idée de quitter ces lieux et de revoir les siens. Le départ fut accompagné par le sifflement et le vrombissement de la locomotive, suivi d'un fort soubresaut.

Pendant que le paysage des champs dévastés et des villages en ruine défilait derrière la vitre, il songea à son frère, mort à Verdun⁴.

Des souvenirs d'enfance lui revenaient, des instants de bonheur partagé lorsqu'ils jouaient aux trappeurs dans la forêt ou pêchaient des truites dans la rivière. Gagné par une tristesse infinie, épuisé, les larmes aux yeux, il s'endormit.

⁴. Lieu où d'importants combats se sont déroulés de février à décembre 1916.

